Document generated on 07/14/2025 8:24 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Place d'Armes

Hector Ruiz

Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3006ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ruiz, H. (2008). Place d'Armes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 66–68.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Place d'Armes

Hector Ruiz

Accéder au monde est plus urgent
que de rentrer dans son ombre.
FRANZ KAFKA

REPLIÉ, vide, j'attends l'autobus 55 nord. J'ai simulé de jeter dans le fleuve les derniers vestiges d'une vie passée, des ruines que je n'aurais pas pu mettre à la poubelle. Maudite mémoire ; mécanique implacable, pourtant, entre mémoire et effacement, je n'entrevois qu'errance.

Mes pensées prennent la fuite sur les fils électriques. Un adolescent s'assoit à côté de moi, l'bus arrive seulement dans dix. Je pense que j'ai dix minutes pour vivre, laisser mon souffle peupler cet espace, mais je lui demande s'il est en retard, si sa mère l'attend à la maison ceinture à la main ou si ça ne se fait plus. Il lui est impossible d'attendre l'autobus, il se rue sur son *skateboard* et m'envoie le doigt.

La nuit, l'horizon hachuré de la ville s'ouvre à l'œil, tandis que les matins, dans les wagons du métro, trop de regards semblent confirmer mon existence, et devant tous ces yeux, je n'arrive plus à la justifier. Je préfère alors ne pas me rendre à l'université et je m'arrête devant l'escalier du métro Sherbrooke. Un jour, ils ont commencé à rénover les marches. D'abord un côté, ai-je pensé, ensuite l'autre. Aujourd'hui, une ligne les sépare en deux. Cette frontière me défie, de quel côté marches-tu ? Un pied de chaque côté, un pas si retenu, à un rythme discret, je me veux transparent, mais le nombre est impair, alors, parfois, je suis ici et, d'autres fois, là-bas. Je n'arrive pas encore à croire mes propres mensonges, comment me convaincre, une fois pour toutes, qu'*accéder au monde est plus urgent que de rentrer dans son ombre*.

Une femme et un homme, un couple, chacun se fait trimballer par un chien. Elle entre au dépanneur. Il crie après les chiens, ses injures retentissent, des cris partout, j'ai vu une bataille de chiens

errants dans un village du Sud, je sortais du seul resto de la place, en tournant la rue, ils étaient là, à se mordre, à se dévorer, un nuage de poussière s'élevait, les chiens s'élevaient aussi, peut-être aussi que j'avais trop bu mais ce combat m'apparaissait irréel, et je paniquais davantage parce que je me disais de plus en plus soûl, et cette bataille de chiens de plus en plus réelle, enfin, je me suis dit que je devais fuir cet endroit qui me maintenait captif, les chiens ont cessé leur vacarme, j'ai pris une pierre, la femme sort du dépanneur, le silence s'installe.

Deux personnes en complet descendent de l'autobus, se dirigent vers le kiosque de fleurs fermé. Pourquoi as-tu oublié d'acheter les fleurs, l'autre ne répond pas, s'allume une cigarette, je te l'ai pourtant rappelé ce matin, n'oublie pas les fleurs, à son tour, elle s'allume une cigarette. J'observe la fontaine, la sculpture, les quatre figures penchées au pied de Maisonneuve sont principalement éclairées au visage : un soldat, une femme, un Indien et un chien. Je n'arrive pas à le croire, poursuit-elle, oublie ça, maintenant, c'est du passé, ça ne te donne plus rien, je n'arrive pas à te croire ! Crie-t-elle. L'autobus part une minute en retard, j'aperçois le couple se diriger vers la fontaine, y jeter de la monnaie et aussitôt plonger leur main dans l'eau.

L'autobus est presque vide, j'ai oublié le visage du chauffeur, était-ce une femme ou un homme ? Lui ai-je dit bonsoir ? Et sa voix, comment sonnait-elle ? J'appuie ma tête contre la fenêtre, les yeux sautent d'une ligne à l'autre, j'étais assis sur les genoux de mon grand-père, et il me disait que chaque ligne sur l'autoroute était un mètre, et que bientôt nous serions à court de mètres, mais alors l'océan s'étendrait devant nous. Est-ce possible de vivre l'instant présent ? J'énumère les noms de commerces, Subway, Second Cup, la SAQ. Voilà, voilà, me revoilà, je suis là, l'autobus tourne sur la Main, la colonne vertébrale de la ville, le fil d'Ariane ; la racine, le tronc, le feuillage.

L'autobus s'immobilise, de ma place, je vois le quartier chinois, le goût de la won-ton me revient, mais je ne peux pas descendre, je suis la raison d'être du chauffeur, et il est ma condition de passager, je vais attendre l'arrêt qui me correspond. Depuis toujours, j'ai envie

d'une histoire d'amour orange déchirant un pan du ciel bleu. L'amour ouvre-t-il les yeux lorsqu'on est incapable d'aimer ? À la radio, une valse est amorcée, une armée de fourmis se réveille, la terre trame quelque chose, et mon âme veut fuir. Je pense alors à manger, à boire afin de combler le vide qui me gruge, je pense aussi que je pourrais me battre, contre n'importe qui, n'importe quoi, mais l'excitation du combat me fait bander, je vois des seins de toutes les couleurs, des culs de toutes les formes, des jambes majestueuses, des beautés sans nom, la valse à la radio atteint son paroxysme et mon désir aussi pendant qu'une lame froide me transperce le foie, la couleur m'apparaît incessante et semble détruire la forme qui l'englobe, comme une parole qui voudrait briser le silence. L'autobus se met en marche, j'entends au loin le bruit du *skateboard*, les aboiements des chiens.

Demain, je lirai ma mort dans le journal.